

Libretto

ANDRZEJ BOBKOWSKI

DOUCE FRANCE

En guerre et en paix, I
Journal, été 1940

Traduit du polonais par
LAURENCE DYÈVRE

libretto

Titre original :
Szkice piórkiem

© Institut littéraire, Paris, 1957.

© Les Éditions Noir sur Blanc, Montricher, Suisse, 1991,
pour la traduction française.

© Libella, Paris, 2015, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-215-7

Né en 1913 d'un père général et d'une mère plutôt bohème, Andrzej Bobkowski vit une enfance voyageuse entre les diverses affectations paternelles. Enfant unique, il se décrit comme étant « la tension, l'arc électrique » qui relie ses parents. Après avoir étudié l'économie à Varsovie, il se marie avec Barbara Birtus. Le couple quitte la Pologne en mars 1939 dans le but de rejoindre l'Amérique du Sud mais leur voyage s'arrête à Paris où le conflit mondial les rattrape. C'est durant l'Occupation que Bobkowski tient son journal qui deviendra son œuvre la plus connue : *En guerre et en paix. Journal 1940-1944*.

Dégoûté par l'Europe « de la culture et des camps », en juin 1948 il s'embarque avec Barbara vers l'Amérique latine sur le *Jagiello*, transatlantique polonais. Au Guatemala, cet individualiste forcené, conradien dans l'âme, poursuivra son rêve de liberté en tant que aéromodéliste. Toutefois, il n'abandonne pas l'écriture : nouvelles, récits, extraits de ses journaux sont publiés dans la presse polonaise de l'émigration mais aussi – avant que la censure communiste n'y mette un terme – en Pologne même.

Luttant avec panache contre le cancer, il s'éteint le 26 juin 1961 à l'âge de quarante-sept ans seulement.

Note de l'éditeur

Le récit que nous avons choisi de vous présenter sous le titre de *Douce France* est un extrait de l'ouvrage *En guerre et en paix. Journal 1940-1944*, publié en 1991 par les Éditions Noir sur Blanc. Ce témoignage de l'été 1940 diffère du reste du journal, qui aborde principalement l'Occupation à Paris, car il relate le voyage à bicyclette qu'effectue Andrzej Bobkowski sur les routes de France. Alors jeune ingénieur polonais, participant à l'effort de guerre dans une usine d'armement à Châtillon, il est évacué dans le Sud avec tous ses ouvriers. Au soir de l'armistice, l'auteur décidera de s'accorder quelques vacances cheminant de Toulouse à Paris en passant par la Côte d'Azur.

Voyage dans l'été de l'exode, chronique de l'avènement du régime de Vichy, célébration du vivant et ode à la liberté, *Douce France* contemple l'effondrement du mythe français au crépuscule d'une certaine époque.

1940

20. 5. 40

Silence et canicule. Paris s'est dépeuplé, et il se dépeuple chaque jour davantage mais comme en cachette. Les gens partent en catimini, affirmant jusqu'au dernier moment à leurs amis : « Nous ne bougeons pas. » N'empêche qu'on voit de plus en plus de voitures avec de gros bagages sur le toit se faufiler dans les rues et foncer vers le sud. Il faut faire comme si on ne les voyait pas. L'incertitude et le mystère planent sur la ville. Dans la rue, je me surprénais sans arrêt à trouver mystérieux les phénomènes les plus naturels de la vie quotidienne. Les voitures me donnaient l'impression de rouler bizarrement, plus silencieusement et plus rapidement que d'habitude, et dans le métro, je n'attendais pas seulement une rame mais encore autre chose. L'atmosphère était chargée de mensonges et de sous-entendus.

La boule que tout le monde avait dans l'estomac a enfin disparu ce matin. Weygand a été nommé généralissime à la place de Gamelin, et Pétain au gouvernement. Weygand a pris immédiatement son commandement et il est parti au front. Comme il se doit, des rumeurs de trahison commencent à circuler, selon lesquelles Gamelin se serait suicidé, on aurait des preuves que... On croit en Weygand, on croit qu'il va réparer et arranger les choses. En attendant, les Français ont bel et bien perdu la première phase de la bataille.

Les Allemands sont déjà à Arras et à Amiens. Ils cherchent à encercler l'armée belge.

21. 5. 40

Aujourd'hui, Reynaud a dit la vérité au Sénat ou du moins une partie de la vérité. La ligne des Ardennes, défendue par les troupes du général Corap entre Mézières et Sedan, était en partie dégarnie et les divisions qui la composaient ne disposaient pas des armes nécessaires (en novembre dernier, j'ai vu des militaires circuler en ville en pantoufles) ; en outre, on n'avait pas fait sauter les ponts sur la Meuse. C'est un vrai scandale. Les Allemands ont, bien entendu, frappé un grand coup dans cette direction car ils étaient certainement au courant avant même que M. Reynaud en soit informé. En revanche, on n'a pas failli à la tradition : ce scandale a requinqué tout le monde. Les Français fulminent, pestent et finalement concluent : « Maintenant, c'est nous qui allons leur montrer, *Weygand va leur montrer**¹. » Leur montrer quoi ? Le miracle de la Vistule² ?

Le scandale et le remaniement ministériel ont secoué l'accablement général. Tout le monde paraît émerger d'un cauchemar. Ce matin, j'avais l'impression de voir dans chaque Parisien l'incarnation de *La Marseillaise*. La devise du jour, c'est tenir, leur fameux *tenir**, français depuis toujours mais déjà sérieusement mangé aux mites.

1. En français dans le texte, comme tous les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque.

2. Bataille décisive de la guerre polono-russe, qui eut lieu le 15 août 1920. (Les notes ont été établies par les soins de Mme Ewa Rutkowska et de la traductrice.)

22. 5. 40

Depuis le 10 mai, le baromètre est au beau fixe. C'est la canicule. Des milliers de réfugiés affluent de Belgique et des départements du Nord. Ils se dirigent vers le sud. Les Français ont repris Arras. En ville, l'atmosphère habituelle. Les tirs de l'artillerie antiaérienne font partie des distractions quotidiennes. Les Allemands n'ont pas encore commencé à bombarder Paris, mais ils survolent la ville assez souvent. À chaque fois, on entend une canonnade, autrement dit, ils gonflent les saucisses. Entre les tirs, on perçoit un bourdonnement d'avion. On se réveille et on se rendort. Je me demande bien quand ils vont attaquer Paris.

23. 5. 40

Les Français cherchent à tout prix à former une ligne de front continue. Malheureusement les Allemands ont ouvert une brèche et menacent d'occuper Boulogne. Ils occupent déjà Abbeville. Les armées belge, anglaise et française ne sont pas encore totalement encerclées, mais d'après les journaux, elles ne sont pas parvenues à opérer leur jonction. Elles forment une unité indépendante, la fameuse Armée des Flandres. Les Allemands attaquent chaque jour à un endroit différent, au mépris des pertes, énormes si l'on en croit les journaux.

24. 5. 40

Rien à signaler. Les Français n'ont pas réussi à colmater la brèche entre Arras et la Somme, et les Allemands y enfourment

des unités motorisées; des combats acharnés se déroulent à Boulogne et à Calais. C'est la pagaille, l'*Eintopfgericht*¹, et les Allemands y trouvent leur compte: c'est une tactique nouvelle, qui consiste à abrutir complètement l'adversaire. Toujours un temps magnifique.

25. 5. 40

Samedi. Basia est venue me chercher Porte d'Orléans. On est allés au cinéma. La police parisienne opère de grandes rafles. Tout le monde doit avoir sa carte d'identité sur soi, même les Français de souche. À la préfecture, pas moyen de trouver un interlocuteur. Il est effectivement bien tard pour tout... Aujourd'hui j'ai examiné de plus près les fusils des agents de police; j'avais envie de leur demander si les cartouches de leurs pétoires ne se trouvent pas par hasard au musée des Invalides. C'est l'un des derniers modèles de 1870 qui a dû servir à la défense de Paris et qu'on a ressorti contre les parachutistes.

26. 5. 40

Un article court mais qui en dit long est paru dans la presse du soir: on a ôté leur commandement à quinze généraux. Le scandale continue, selon le proverbe polonais qui dit que «le poisson pue toujours à partir de la tête». Sept nouveaux généraux ont été nommés à leur place. En fait, l'Armée des Flandres est coupée de ses bases. Elle forme un arc de cercle dont les pointes prennent appui d'un côté au nord de Dunkerque, de l'autre au nord de Calais, et qui touche

1. «Plat unique».

par endroits la Lys et l'Escaut. Cette armée serait ravitaillée par voie aérienne. Les Allemands la poussent à l'eau.

28. 5. 40

De mieux en mieux. Ce matin à l'aube, Léopold de Belgique s'est rendu, et, avec lui, dix-huit divisions. Tout le monde est assommé par la nouvelle. Ça ressemble fort à une trahison en bonne et due forme. Il s'est rendu sans avertir les Français et les Anglais, dont il a découvert les arrières. La suite ? L'Armée des Flandres est condamnée à mort.

29. 5. 40

Cet après-midi, je suis parti de l'usine avec Jean, dans sa Ford. Hier, Léopold s'est rendu, dix-huit divisions se sont envolées, tout part à vau-l'eau, et nous, nous nous occupons des *cartes d'identité de travailleur étranger** pour les ouvriers polonais de la Manufacture nationale de munitions. Les Français s'acquittent imperturbablement de leurs fonctions. La signature du directeur de l'usine et les attestations n'ont servi à rien : les ouvriers doivent *se présenter en personne**, il faut donc les déplacer par groupes entiers, quitte à leur faire perdre une demi-journée de travail (l'usine est à 10 kilomètres de Paris). Une signature apposée hors des murs de la préfecture n'a aucune valeur, c'est même impensable.

On est partis de la préfecture sans avoir rien réglé et on est allés boire une bière chez Dupont. Une chaleur étouffante. Tout le décor de ce café est rouge et argent. Jean était très excité. La bière lui a complètement tourné la tête. On a repris la voiture et on est partis à un train d'enfer. La pauvre Ford geignait, les agents sifflaient aux croisements des boulevards,

et nous, on fonçait. Une fois sortis de Paris, on a débouché sur une jolie route plantée d'arbres couverts de fleurs mauve pâle. J'ai allumé une cigarette, j'ai baissé la vitre et je me suis enfoncé dans mon siège en fermant à demi les yeux. J'avais l'impression d'être pris dans une congère de fleurs. L'air embaumé entrait par la vitre. Des souvenirs d'autres printemps et de calme, mêlés de cette tristesse qui vous envahit quand vous accompagnez un être cher à la gare. Un horrible courant d'air intérieur, à vous couper le souffle.

On a tourné sur une petite route de campagne sans réduire la vitesse. La Ford tressaillait et cliquetait. Hier, il a plu un peu et la route était couverte de flaques d'eau qui éclaboussaient les côtés de la voiture et le pare-brise. La route descendait jusqu'à une forêt. À l'orée de la forêt, un petit restaurant avec des tables dehors. Jean s'est arrêté et m'a dit : « J'ai joué ici dans un orchestre. J'étais violoniste, mais je jouais aussi du banjo, j'en vivais. » Il est devenu songeur. Il devait éprouver les mêmes sentiments que moi. Peut-être était-il venu dire adieu à ses souvenirs ? On est descendus boire une bière. La patronne a accueilli Jean comme son fils. J'ai pris mon verre et je me suis assis près de la fenêtre pour contempler la forêt pendant qu'eux évoquaient le passé. Des bribes de phrases me parvenaient : « *fleurs...*, *Suzanne...*, *mignonne**... » La bière n'arrivait pas à descendre, tellement j'avais la gorge nouée.

Déjà la fraîcheur du soir montait de la forêt. Une odeur de terre humide et de feuilles putréfiées. Quelques rayons de soleil perçaient les grands arbres et se brisaient sur une pyramide de vieilles bouteilles de champagne soigneusement empilées contre la barrière du jardin. J'ai vidé mon verre dans un tonneau d'eau de pluie. Jean a dit au revoir à la patronne et nous sommes remontés dans la voiture sans dire un mot. Ensuite, nous avons roulé à toute allure sur les petites routes forestières. Secoués, ballottés, nous avons tout à coup éclaté de rire, d'un rire bête, hystérique.

30. 5. 40

Que vont faire les Italiens?... Il ne manque plus qu'eux.

31. 5. 40

L'Armée des Flandres est évacuée vers l'Angleterre par bateau. On en a déjà sauvé une partie. La défection des Belges appartient désormais au passé. On raconte que ce sont les Hollandais et les Belges qui, d'accord avec les Allemands, ont tiré les Français et les Anglais de leurs positions fortifiées, permettant ainsi aux Allemands d'imposer la tactique qui leur était la plus favorable. En tout cas les Allemands opèrent comme sur un champ de manœuvre, en suivant toutes les règles de l'art.

1. 6. 40

Comme tous les samedis, Basia est venue me chercher Porte d'Orléans. On est allés à pied jusqu'au Luxembourg. La soirée était belle et chaude. Nous nous sommes assis dans des fauteuils en fer près du bassin pour lire les journaux. Le jardin était désert, et le bassin, sans les voiliers des enfants, était mort et triste. Il ressort de la lecture des journaux que les soldats et leurs chefs épuisent leurs ressources en héroïsme, en apparence inépuisables, à réparer les erreurs des politiciens et des prétendus hommes d'État à courte vue. La précision des opérations allemandes est effrayante. Régées comme un coucou suisse.

Notre conversation était entrecoupée de silences. Chacun de nous connaît la pensée de l'autre sans qu'il soit nécessaire de l'exprimer complètement. C'est la défaite. Le son de la

trompe nous a arrachés à notre triste hébétude. Dans le fond du jardin, un gardien jouait un petit air joyeux pour déloger les gens avant la fermeture. La nuit tombait déjà. Un autre gardien est passé à côté de nous à vélo en criant : « *On ferme** ! »

« Viens ! On ferme la France », ai-je dit à Basia. Nous nous sommes dirigés lentement vers la sortie de la rue d'Assas. Là, nous sommes entrés dans un petit restaurant. Du vin blanc glacé.

3. 6. 40

Matinée rue de Vaugirard, au ministère du Travail. Devant l'entrée, une pelouse et des arbres. Sur la pelouse, deux agents de police vont et viennent. Ils se penchent, se redressent, font quelques pas, puis se repenchent. Je n'ai pas de temps à perdre mais je m'arrête tout de même, intrigué par leur manège. Je finis par leur demander s'ils cherchent quelque chose.

« *Mais oui, monsieur**, nous cherchons des trèfles à quatre feuilles. Vous en voulez un ? » Ce disant, l'un d'eux me tend en souriant un superbe spécimen que je prends et range dans mon carnet. Je souris, moi aussi. Louis XVI, le jour de la prise de la Bastille, a écrit dans son journal : « *Rien**. »

J'ai déjeuné à l'usine, puis j'ai regagné mon bureau. Les règlements de police ont été durcis, et du coup j'ai des tas de paperasses à faire. Vers 1 h 15, alerte aérienne en ville. Comme la sirène de l'usine n'avait pas retenti, je suis resté dans mon bureau, mais quelques minutes plus tard, l'artillerie antiaérienne s'est déchaînée. Une canonnade ininterrompue. Soudain, un sifflement aigu, une fraction de seconde de silence et un énorme fracas. Puis ça a recommencé, cette fois plus près. Des bombes ! Les gens se précipitent au rez-de-chaussée. On attend une nouvelle rafale. La sirène de l'usine se tait toujours. Je reste calmement à mon bureau, feignant de garder

mon sang-froid alors que je suis mort de peur. C'est à cela, paraît-il, qu'on reconnaît le véritable courage. Au bout d'une demi-heure, tout s'est apaisé. À 2 h et quelques, on a sifflé la fin de l'alerte. Dans le coin de la Porte de Versailles, des maisons étaient en flammes. Je suis parti peu de temps après pour le ministère du Travail. Dans une rue de Châtillon, les vitres de toutes les maisons, presque sans exception, avaient volé en éclats. Apercevant un attroupement, j'ai demandé aux gens si des bombes étaient tombées à proximité. On m'a répondu que oui. Deux gardiens de la paix m'ont aussitôt arrêté sous le prétexte que je posais des questions suspectes, et m'ont emmené au commissariat. Après avoir vérifié mes papiers et écouté mes explications, ils m'ont relâché. À côté du commissariat, une maison de deux étages était complètement détruite. Près de la Porte de Versailles, une maison était en flammes. La guerre...

Les journaux du soir rapportent que les Allemands ont bombardé un peu de tous les côtés et qu'à Paris, on dénombre déjà des victimes.

4. 6. 40

Ils ont largué mille quatre-vingt-quatre bombes qui ont fait neuf cents victimes dont deux cent cinquante morts. Pas mal pour un début.

La marine française et la marine anglaise ont accompli un miracle d'adresse. Grâce à elles, toute l'Armée des Flandres – environ trois cent trente mille soldats – a pu être évacuée à partir de Dunkerque, sous les feux croisés des Allemands. On n'a sauvé que les hommes. Le matériel des vingt divisions est resté sur le sable. C'est sans doute l'une des défaites les plus héroïques. Ils commencent à marcher sur nos brisées.

À part ça, rien à signaler. Il fait un temps magnifique, quasi

tropical. La cuisine pour les réfugiés de la rue Lamandé, où Basia travaille, va sans doute plier bagage dans les jours qui viennent. Que va-t-il advenir de moi? Je n'en sais rien.

5. 6. 40

Depuis le 10 mai, les Allemands s'en donnent à cœur joie. Sans désespérer. À peine en avaient-ils terminé hier avec l'Armée des Flandres qu'aujourd'hui, à 4 h du matin, ils lançaient l'offensive sur toute une ligne qui va de la mer jusqu'au-delà de Soissons. On ignore encore s'ils ont progressé et où, mais je ne serais pas étonné qu'ils soient demain à Compiègne et dans cinq jours à Paris.

Il fait une chaleur épouvantable. Dans notre mansarde, on se croirait dans une étuve. Après le dîner, nous sommes allés au « Cardinal », sur les boulevards, pour respirer un peu d'air. J'ai pris un rhum coupé d'eau gazeuse, avec des glaçons. Les grands boulevards étaient déserts et obscurs. J'ai regardé Basia et je lui ai dit en riant : « Eh bien, tu l'avais prédit. »

Par je ne sais quel mystère, Basia sait depuis un an, depuis bien avant le déclenchement de la guerre – et elle me le répète sans arrêt quand elle me voit si enthousiasmé par la France –, que le jour où les Allemands la frapperont, elle éclatera comme une vesse-de-loup. Je ne la croyais pas. J'ai été élevé dans le mythe de la France. Mais maintenant la voilà qui s'effondre, elle lâche comme un fil de bâti, discrètement, sans faire de bruit.

6. 6. 40

Une chaleur étouffante. Il fait si beau qu'il est vraiment dommage d'avoir à penser à tout ce bazar. On se bat sur la

Somme et sur l'Aisne. Les Allemands ont lancé deux mille nouveaux chars dans la bataille. Les Français se replient sur la côte.

7. 6. 40

Les Allemands poursuivent leur avance, en particulier sur l'aile gauche. Ils sont à Bresle. En fait, ils s'acharnent sur un cadavre. Il n'est pas encore question d'évacuer l'usine, mais ça ne saurait tarder.

Paris est calme ; aucune trace de nervosité. On voit juste de temps en temps passer des voitures bourrées de valises, avec des matelas sur le toit. Les gens s'en vont, quand ils le peuvent. Je sens les événements se précipiter littéralement sous mes doigts. Ils se succèdent à un tel rythme qu'ils en paraissent irréels. Je travaille comme d'habitude, je bois de la bière fraîche au café, je lis les journaux et j'ai du mal à croire que les Allemands sont déjà à 120 kilomètres de Paris. J'attends la suite des événements. En tout cas, l'époque est intéressante, c'est sûr.

9. 6. 40

Dimanche. Un dimanche comme les autres. Les gens commencent à partir, mais toujours en secret, de leur propre initiative. Il n'est pas question d'évacuation.

La chaleur est épouvantable. Après le déjeuner, nous sommes allés à Bagatelle. Du soleil, des milliers de roses en fleur. Dans le lointain, on entendait des grondements. L'artillerie ou un bombardement. Je me suis arrêté près d'un massif pour tendre l'oreille. Une détonation plus forte que les autres a fait tomber sur le sol, sans bruit, les pétales d'une rose blanche épanouie.

J'avais le sentiment, près de ce massif de roses, dans ce jardin désert ravissant, de faire mes adieux à cette France de rêve qui s'envole comme un rêve ; à toute ma jeunesse, peut-être à toute une époque. Les roses embaumaient l'air brûlant. Une voix de femme, éloignée, calmait un enfant en pleurs : « *Ne pleure donc pas, voyons* *... »

10. 6. 40

Le cordon a lâché, comme disait Dymsha¹. C'est l'évacuation. En voiture avec Jean. Le ministère de l'Intérieur a quitté Paris cette nuit. Tout le monde part. J'ai reçu l'ordre d'évacuer tous les ouvriers polonais par groupes. Le premier est parti à 1 h du matin.

La situation dans les gares est indescriptible. Paris s'est réveillé en sursaut. Il a brusquement pris conscience de la défaite et se lance à l'assaut des trains. La gare était déserte quand je l'ai quittée. Des gens dormaient çà et là sur les quais en attendant les trains de demain. Je suis passé à la cantine de la Croix-Rouge boire une bière et fumer une cigarette. Puis je suis parti dans le noir en enjambant les dormeurs allongés par terre. Il y en avait même sur les trottoirs devant la gare. Je n'ai pas trouvé de taxi. Ils doivent être tous partis. Du coup je suis rentré à la maison à pied. Sur le boulevard Raspail, plongé dans l'obscurité, un agent m'a arrêté pour vérifier mes papiers. J'ai traversé le Louvre sans me presser, en aspirant profondément l'air frais qui venait des Tuileries. Le ciel était complètement noir. Près de l'Opéra, j'ai été surpris par les tirs de la D.C.A. Dans la nuit, leurs échos se répandaient dans les rues sans vie et intensifiaient encore l'impression de désert. On aurait dit des coups frappés au

1. Acteur polonais de l'entre-deux-guerres.

fond d'un puits profond, des coups continus, tristes, inquiétants et désespérés.

Au-dessus de toute l'agitation de la journée, du gargouillement de la foule, au-dessus de toute la ville, il plane moins une menace qu'une tristesse totale, absolue. C'est la fin.

Ce soir, l'Italie est entrée en guerre. Il est bientôt 3 h. Je dois me lever à 5.

11. 6. 40

Je me suis levé à 5 h et je suis parti pour la gare Montparnasse. Dans le métro, un monde fou, c'était l'enfer. Les gens se rendaient à la gare en emportant toute leur fortune : valises, paniers, matelas, cages à oiseaux. On aurait dit que les wagons du métro étaient élastiques. Ils étaient pleins à craquer que des gens montaient encore en poussant leurs valises. Devant la gare, les gens formaient un cercle, une couronne de cent mètres de large. Ce n'était que valises, malles, matelas, poussettes, vélos et canaris en cage, toute la fortune des pauvres gens, qu'ils estiment de leur devoir d'emporter avec eux. Pour transporter tout cela, il faudrait des trains du pays de Gulliver.

C'est un miracle que j'aie retrouvé une partie de mes hommes, et c'en est un autre d'avoir pu les amener jusqu'au quai par une entrée latérale. Je n'ai jamais autant parlé français ni aussi bien. Je leur ai fait traverser un cordon de police et un cordon de cheminots, et je suis allé trouver le chef de gare qui m'a aidé à les installer dans un wagon inoccupé, cette fois sur une voie à l'écart. Ensuite, je suis retourné chercher les retardataires qui s'étaient perdus dans la foule. Une vieille femme était morte sur le quai. Elle gisait sur un chariot à bagages, le visage caché sous un mouchoir. Un brouillard noir flottait sur Paris. On raconte que les Allemands ont lâché un

brouillard artificiel pour traverser la Seine à l'ouest de Paris. Ils poursuivent leur progression et encerclent la ville.

J'ai regroupé les hommes que je pêchais dans la foule, près d'une entrée sur le côté. Ils avaient tous le visage noir de suie. Vers 9 h du matin, les ayant tous récupérés, je les ai fourrés dans le train. Ils étaient de bonne humeur et m'ont offert du cognac. J'en ai bu presque une demi-bouteille sans que ça me fasse d'effet. Ce doit être la fatigue. Le train a fini par démarrer.

Plus de journaux. Comme il n'y avait pas de bus pour Châtillon, je suis allé à l'usine à pied. De la Porte d'Orléans vers Châtillon, c'est-à-dire vers le sud, s'étirait une file ininterrompue de voitures bourrées de bagages et de passagers. Elle s'étirait ainsi sans interruption depuis hier soir. Un spectacle inouï. Vingt-six voitures sont passées devant moi en l'espace d'une minute. Je m'étais arrêté pour compter. À l'usine, grande agitation. Les Français aussi s'apprêtaient à partir en toute hâte. Le bureau polonais a constitué un troisième groupe qui doit partir ce soir. J'ai dit adieu à mes collègues français et je suis rentré à la maison faire mes bagages.

Il fait toujours une chaleur insupportable. J'étais très fatigué et la seule idée de faire mes bagages et de traverser l'enfer de la gare pour la troisième fois m'achevait. Basia a liquidé hier matin sa cantine de la rue Lamandé. Je l'ai trouvée en train de faire les valises. On est descendus déjeuner au restaurant, puis on s'y est remis. On ne sait pas ce qu'il faut emporter dans ces cas-là. Nous avons rempli quatre valises, lourdes comme du plomb. Les P. voulaient partir hier, mais comme ils n'ont pas réussi à aller jusqu'à la gare, ils ont décidé de rester. Ça fait deux jours que nous envisageons cette possibilité, Basia et moi. Vers 5 h, j'ai commencé à descendre les valises. Je pouvais à peine les soulever alors qu'en temps normal, je suis tout à fait capable de porter des charges lourdes. Dans l'escalier, nous avons rencontré Mme P. qui nous a dit

que tout le monde les abandonnait, même nous. Pour finir, elle nous a déclaré que partir n'avait aucun sens puisque, de toute façon, la France avait déjà perdu et que tout était fini. Nous étions dans la cage d'escalier, au-dessus de nos quatre valises (toute notre vie, à Basia et à moi, n'est faite que de valises), c'est tout juste si nous ne pleurons pas. La vue des valises m'a mis en colère. Je ne pars plus. Advienne que pourra. Je m'en fiche. Je les ai laissées chez le gardien (le concierge s'est de nouveau enfui). J'ai décidé d'aller mettre le troisième groupe dans le train pour m'acquitter de mon devoir jusqu'au bout, puis de rentrer à la maison me coucher.

À la gare, le troisième groupe attendait déjà. Je n'ai pas tardé à comprendre que les trains ne partaient plus. Je suis allé trouver le chef de gare avec l'ingénieur qui devait accompagner le groupe. Aucun espoir de train pour ce soir. Peut-être demain matin, mais ce n'est pas sûr non plus. Que faire? Du commissariat de police, je téléphone à Châtillon. C., un directeur, me dit de renvoyer les hommes. Qu'ils attendent demain. Au bout d'une heure, un camion est venu les chercher pour les ramener à l'usine et je suis rentré à la maison. Tout m'est désormais égal. J'ai décidé de faire un dernier saut à l'usine demain, mais d'abord, au lit.

12. 6. 40

Je me suis levé de bonne heure et je suis allé en métro jusqu'à la Porte d'Orléans et à pied jusqu'à l'usine. On chargeait les dernières caisses. La direction a donné l'ordre aux Français et aux Polonais de se diriger à pied vers Nemours. Les bagages des Polonais, leurs femmes et leurs enfants (le pire des bagages dans ce genre de circonstances), sont partis à bord d'un camion arraché aux Français par je ne sais quel miracle.

Comme je n'avais plus rien à faire là-bas, j'ai décidé de rentrer à la maison. En route, j'ai acheté un journal, une sorte de bulletin imprimé sur une feuille. Les Allemands ont franchi la Seine, tous les hommes mobilisables doivent quitter Paris. Cette décision m'a d'abord révolté, mais au bout d'un moment, je me suis dit que rester à Paris, c'est désertter alors que tout n'est peut-être pas perdu. Il faut qu'on se sépare, Basia et moi. Si je quitte Paris, c'est pour me battre un jour ou l'autre. Dans ce cas, pourquoi emmener ma femme? À l'armée, on n'emmène pas sa femme. Je me torturais l'esprit. Je m'en voulais de ma lâcheté devant l'idée qu'on puisse me traiter de *déserteur**. Et alors? Non, c'est impensable, il faut que je parte.

L'esprit de plus en plus clair, avec dégoût, douleur et l'envie de vomir sur tous ces « il faudrait que je » et sur mes « devoirs envers la Patrie », je me suis décidé au pire. Cette décision a eu un effet radical, comme un médicament au goût infect. Je me suis calmé. J'ai monté lentement nos six étages, j'ai ouvert la porte, j'ai embrassé Basia et je lui ai dit que nous devions nous séparer.

Nous nous sommes regardés dans les yeux sans dire un mot. J'ai l'impression qu'elle comprenait mieux que moi la nécessité de cette séparation. Elle a fini par me dire : « Je crois que nous ne nous reverrons plus jamais. » Pourquoi m'as-tu dit cela? Tes mots se sont plantés dans mon cœur et me font souffrir depuis que je t'ai quittée. Nous nous reverrons, je le crois profondément et tu dois le croire, toi aussi. Nous nous aimons trop pour que notre vie disparaisse ainsi. Nous n'avons presque rien reçu de la vie. Jusqu'ici, elle nous a donné surtout des valises, lourdes, bourrées, et un nombre incalculable de baisers d'adieux dont l'ombre était tapie jusque dans nos moments de bonheur. Mais nous surmonterons cette épreuve et nous nous reverrons, le contraire est impossible. J'en suis intimement persuadé. « Crois-moi. » Je lui ai répété ces deux

mots pendant toute l'heure qui a précédé mon départ. Elle m'a aidé à rouler l'indispensable dans une couverture que j'ai ensuite attachée avec des ceintures en guise de bretelles pour faire une sorte de sac à dos. Basia m'a accompagné jusqu'au métro. Je l'ai embrassée avant de descendre sur le quai. Nous sanglotions tous les deux. «Je reviendrai», ai-je balbutié, puis je me suis replié sur moi-même. En attendant l'arrivée d'une rame, je me suis dit à mi-voix une horreur qui aurait fait s'évanouir toutes les matrones et tous les officiers d'état-major polonais. À quoi penser, dans cette situation, sinon à l'armée? Rien qu'à cette idée, ma vue se troublait. J'ai toujours éprouvé un tel amour pour notre armée qu'on m'a mis au trou dès le conseil de révision. Je la connaissais trop bien. Depuis l'enfance.

Lorsque je suis arrivé à l'usine, les Polonais étaient déjà partis. J'ai retrouvé Robert dans mon bureau. Nous sommes parvenus tous les deux à la conclusion qu'il ne valait pas le coup de partir à pied; il y avait encore pas mal de camions dans la cour. Nous avons passé en revue les événements des deux derniers jours. Les officiers supérieurs polonais, qui ont déjà acquis une certaine expérience en Pologne, ont refait la même chose: ils ont tout abandonné, hommes et matériel, et se sont volatilisés sans rien demander à personne. Ensuite, nous sommes allés acheter des provisions que nous avons rangées dans les sacs des masques à gaz qu'on nous a distribués il y a quelques jours; nous avons posé les masques sur la table. Nous avons transporté discrètement nos bagages dans un camion et nous nous sommes glissés sous la bâche entre des piles de pneus, deux motocyclettes et des accumulateurs. On devait se cacher car devant l'usine il y avait encore des femmes qu'on n'avait pas emmenées par manque de place; elles n'auraient pas manqué de faire du foin si elles nous avaient aperçus. Au moment du départ, on s'est cachés complètement. On a attendu d'être sur la route pour sortir le nez.

La sortie de Paris offrait un spectacle incroyable. Une colonne interminable de voitures qui roulaient sur deux files, parfois même sur trois, toutes chargées de matelas, de bric-à-brac, de valises, de caisses, de boîtes, de cages renfermant des volatiles de toute espèce. Elles avançaient au pas ; dès qu'un chiot s'échappait d'une voiture, celle-ci s'arrêtait pour rattraper l'animal et toute la circulation était interrompue. Quand une voiture tombait en panne – et les guimbardeuses étaient nombreuses à tomber en panne car le fait de rouler continuellement en première grillait les moteurs –, toute la circulation était interrompue. Sur les bas-côtés, cyclistes et piétons se frayaient un passage, chargés de ballots et de valises. Tout engin qui possède une roue est maintenant utile. Là, une vieille poussait une brouette chargée de tout son saint-frusquin ; ici, un triporteur avec une vieille femme assise sur la caisse, qui tenait un gros chien sur ses genoux. L'homme avait du mal à pédaler. La file s'étirait sur des kilomètres, à perte de vue. Je regardais ce spectacle du haut du camion et je me demandais pourquoi ces pauvres gens, ces pauvres vieux, fuyaient. Je suis sûr qu'aucun d'eux ne savait où il allait. Possédés, empoisonnés par le démon de la fuite, ils allaient sans but, droit devant eux, comme les autres. J'avais l'impression de n'être qu'un spectateur. Le seul sentiment que j'éprouvais, c'était de la curiosité, une curiosité intense, dense, que ma bouche sécrétait comme de la salive. Je voulais me pénétrer de ce spectacle, l'enregistrer. C'est la première fois de ma vie que j'écris, que je prends des notes, et cette activité m'accapare totalement. Je veux aussi me rassasier de cette liberté formidable, de ce chaos où chacun doit se débrouiller.

Le ciel s'est couvert et une petite pluie d'été a commencé à tomber. Nous nous sommes glissés sous la bâche. De Paris à Nemours, il y a environ 84 kilomètres. De 5 h 30 de l'après-midi à la tombée de la nuit, c'est-à-dire à neuf heures et demie, on a fait au maximum entre 15 et 20 kilomètres. J'avais

sommeil. Je me suis pelotonné sur les pneus et je me suis endormi, dans un état de volupté indicible. De la route me parvenaient le ronflement incessant des moteurs, des cris, des appels, le tumulte.

13. 6. 40

En fait, je n'ai pas dormi. J'ai somnolé. Pendant la nuit, il a plu à torrents et j'ai dû me lever plusieurs fois pour vider l'eau des petites flaques qui se formaient dans les creux de la bâche mal tendue. Elle ne fuyait pas, heureusement. À l'aube, il s'est mis à faire froid. Pendant la nuit, nous sommes restés immobilisés plusieurs heures à l'entrée d'une petite ville. On est repartis à l'aurore à une allure d'enterrement. On nous a dirigés sur des routes secondaires. Il faisait beau et chaud. Des champs montait une odeur de blé fumant et de fleurs. Des colonnes de voitures s'étiraient à perte de vue. On s'attendait à voir arriver des avions allemands mettre tout en charpie, mais on n'en a pas vu. Sur la route, des colonnes de camions militaires se repliaient dans un désordre complet. Ils se regroupaient avant de fuir plus loin.

À midi, on s'est arrêtés pour déjeuner, puis on est repartis. On n'est entrés dans Nemours qu'en fin d'après-midi. 84 kilomètres en vingt-six heures. Des détachements en retraite traversaient précipitamment la ville, aucun ne s'arrêtait. À la tombée de la nuit, on a vu arriver le premier groupe de Polonais partis à pied hier matin. Les camions de l'usine ne se sont pas arrêtés à Nemours, ils sont partis pour l'étape suivante, Sully-sur-Loire. Le seul camion qui aurait pu prendre à son bord ces hommes fatigués, aux pieds en sang, c'était le nôtre. Et il fallait aussi attendre ceux qui devaient arriver le lendemain matin. Je sentais que les Français étaient prêts à obliger les Polonais à repartir à pied, d'autant qu'ils étaient

pris de panique et insistaient pour qu'on quitte Nemours dès ce soir. J'ai pris le chauffeur à part pour lui dire de faire croire que le camion avait des problèmes de moteur, et d'aller se coucher. Je n'ai pas eu besoin de le lui dire deux fois. Il ne tenait plus debout. Puis j'ai convaincu le directeur qu'il était inutile de se presser et qu'eux aussi pourraient bien aller se coucher tranquillement. J'ai alors cherché un endroit pour passer la nuit. Sur la rivière qui traverse le centre de la ville est amarrée une barge qui sert de centre d'accueil à la mission protestante. Je me suis mis en quête du pasteur, un homme aimable qui ressemblait à Schubert. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de place sur la barge car elle était pleine de femmes accompagnées d'enfants et d'autres sur le point d'accoucher ou venant d'accoucher. Il est suisse. « Pourquoi tout cela ? Pourquoi ? » soupirait-il en levant les yeux au ciel. Pour que la vie soit moins ennuyeuse », lui ai-je répondu. Il m'a lancé un regard effaré. Je lui ai demandé les dernières nouvelles. Ce soir, Reynaud a clairement demandé son aide à Roosevelt. Le gouvernement français attend maintenant la réponse de l'Amérique. Il peut toujours attendre !

La nuit était tombée. Le pasteur nous a trouvé une grange. Je suis ressorti pour compléter nos provisions et surtout pour acheter du pain. Le pain devient une denrée rare. J'étais sale, mes cheveux faisaient comme une croûte, parce que je n'ai rien pris pour me couvrir la tête. J'ai acheté un béret. Nous avons décidé, Robert et moi, que je dormirais dans le camion parce qu'il faut le surveiller. Ils seraient capables de partir en douce pendant la nuit. Je me suis installé sur le siège du chauffeur. La rivière murmure et clapote dans l'obscurité ; dans le lointain on entend le bourdonnement régulier des moteurs des troupes qui se replient. Je regarde le pare-brise obscur et je prie, comme tous les soirs.

14. 6. 40

Je me suis levé à 6 h. Au bout d'un moment, j'ai vu arriver Robert et nous sommes allés à la rivière. On s'est déshabillés, puis on est entrés dans l'eau. L'air était encore chargé de la fraîcheur matinale et je claquais des dents, mais l'eau, réchauffée par trois semaines de canicule, était tiède et agréable. Un délice. Je me suis même rasé. Ensuite, j'ai cherché du café chaud. Je rêvais : les bistrots ont été dévalisés, il n'y a plus un gramme de café. Il ne reste que du vin blanc. Le vin, lui, ne manque jamais. Les directeurs français sont arrivés au grand complet et ont commencé à nous presser. Heureusement, le chauffeur était introuvable. Pendant qu'on le cherchait, on voyait arriver toutes les cinq minutes des petits groupes d'ouvriers polonais venus de Paris à pied. Je les faisais monter dans « notre » camion quand sont arrivés des Français, de surcroît accompagnés de femmes et d'enfants. Eux aussi étaient venus à pied. La situation s'est tendue car ils ont fait descendre nos hommes pour y faire monter les femmes et les enfants. Les gars ont commencé à se révolter, la bagarre n'était pas loin. Les Français avaient raison. Pour finir, nos hommes ont cédé. À ce moment, on a vu arriver un gros camion de l'usine qui revenait de Sully-sur-Loire chercher les traîneurs. Soulagement. On est partis de Nemours à 2 h de l'après-midi.

On roulait plus vite. Les routes étaient dégagées et la circulation, réglée par l'armée, était moins désordonnée. Nous nous sommes retrouvés au milieu d'une foule de colonnes militaires et de réfugiés civils. L'armée ne reculait pas, elle aussi fuyait. Les soldats se débandaient sans aucune discipline. Le ban et l'arrière-ban. Seuls les camions de bouffe avançaient en bon ordre. À midi, toute la troupe respectait une discipline exemplaire devant les conserves, le pain et

la soupe. Nous avons franchi la Loire dans la soirée. Le fleuve était presque à sec. J'avais beaucoup de mal à croire que ce filet d'eau pourrait constituer une quelconque ligne de résistance. Sully était bourré de réfugiés. J'ai été obligé de cacher mes deux miches de pain car on me les mangeait des yeux.

À Sully, toute l'usine s'est retrouvée. Demain matin, ils doivent partir pour Bourges et Moulins. En ce qui nous concerne, aucune disposition n'a été prise. Je suis allé me renseigner à la gare. On m'a dit qu'il y aurait peut-être un train pour Bourges demain. Je m'en suis désintéressé car c'est H. qui a pris les affaires en main en tant que chef de groupe. J'ai fait la liste des Polonais – ils sont presque tous arrivés –, puis je suis allé dîner avec Robert. Nous avons bu une bouteille de cognac ; ensuite, nous avons trouvé un gîte dans un grenier. Ce soir, le bruit court que si l'Amérique n'entre pas en guerre, les Français demanderont l'armistice. Ça me paraît tout à fait vraisemblable, bien que des Français m'aient assuré que c'est sur la Loire que doit s'organiser la résistance. J'avais envie de leur demander : « Vous voulez résister avec quoi ? Avec l'armée que je vois autour de moi ? » On ne peut plus appeler ça une armée.

15. 6. 40

Ce matin, nous avons fait la grasse matinée. Quand nous sommes arrivés au point de rassemblement, nous avons appris que la plupart des Polonais étaient partis en train pour Bourges. Ceux qui restaient ont embarqué dans le camion. Comme on en avait assez, Robert et moi, d'être serrés comme des sardines, on a décidé d'aller à Bourges à vélo. On en a descendu deux du camion, puis on a pris notre temps pour savourer notre petit déjeuner. Finis les cris, la hâte et la ner-

vosité des hommes, des femmes exaspérées et des enfants braillards. Nous sommes partis vers 11 h.

La route de Bourges était encombrée au départ, mais à vélo, on arrive toujours à se faufiler. Une demi-heure à pédaler dans la pagaille, puis la voie s'est dégagée. La route était excellente. Nous nous sommes arrêtés vers 2 h pour déjeuner. On avait déjà une quarantaine de kilomètres dans les mollets. Après, on a très bien roulé. Des côtes pas trop raides et de longues descentes. À 15 kilomètres de Bourges, nous avons été obligés d'emprunter une déviation. Nous avons dû faire 5 kilomètres de plus. On était tout de même fatigués. Vers 6 h, on entrait dans les faubourgs. Robert était si fatigué qu'il a fait une chute alors qu'il ne roulait pas vite du tout. Il s'est cogné très fort sur l'asphalte, son nez était tout égratigné et le coup a provoqué une terrible hémorragie. Du sang coulait dans sa gorge et ressortait par les narines. Des garçons nous ont apporté de l'eau, et deux messieurs ont commencé à nous donner des conseils. Nous ayant entendus parler polonais, ils ont engagé la conversation en polonais. Des Juifs, réfugiés d'Anvers. Nous avons aussitôt cherché des connaissances communes car l'oncle de l'un d'eux avait un entrepôt de fourrure à Cracovie. «Vous savez, c'était lui le fourreur de la rue de la Vistule, à droite, en venant de la place du Marché...» Pendant ce temps, le sang s'était arrêté de couler et quelques instants plus tard, nous entrons dans Bourges. On a retrouvé les nôtres au grand complet à la gare. Les Français nous ont dit de rendre le camion et d'aller en train à Quimperlé où on embarquerait pour l'Angleterre. La bonne blague! Un croiseur nous attend spécialement et on nous accueillera à bord avec des fleurs. Je suis allé trouver le commissaire militaire. Il s'est montré aimable, mais il ne m'a pas caché qu'il n'y avait plus aucun train pour l'Ouest. Il faut donc continuer à descendre dans le Sud, et de là on pourra peut-être gagner la Bretagne. Une vraie «ligne droite».

La nuit tombait déjà. J'ai acheté un journal. Les Allemands sont à Paris. Cela n'est pas dit clairement, mais on peut le lire entre les lignes. Robert et moi nous sommes installés à la table d'un bistrot fermé et nous avons sorti nos provisions pour dîner. Robert est un compagnon merveilleux : calme, scrupuleux, il sait ce qu'il veut et, comme moi, il a horreur de la foule. Je l'aime beaucoup. Nous sommes retournés à la gare où nous avons appris qu'un des vélos n'appartenait à aucun des Polonais. Le Français qui l'a mis dans le camion n'a pas réapparu depuis. Nous avons donc un vélo « à nous ». Il ne nous reste plus qu'à en trouver un deuxième. Cette journée a suffi pour me donner le goût de ce moyen de locomotion.

Il faisait déjà nuit quand nous sommes partis en ville chercher un gîte. Il y avait clair de lune, pas un nuage dans le ciel. Tout était plein. On a passé la nuit à la gare, sur le béton d'un quai.

16. 6. 40

Notre nuit « bétonnée » nous a valu d'être debout dès 5 h. On n'a pas vu réapparaître H. qui, jusqu'ici, dirigeait notre groupe. Vers 9 h, nous nous sommes lancés à l'assaut d'un train de marchandises. Les wagons débordaient déjà de femmes et d'enfants. Robert et moi avons réussi à nous asseoir sur le marchepied, les jambes pendantes. La place manquait dans le wagon parce que les bagages étaient mis n'importe comment. Nous avons voulu les ranger, mais il n'y a pas eu moyen. Impossible d'amadouer le petit peuple de la banlieue parisienne. Un vieillard paralysé dans un fauteuil roulant a menacé Robert de sa canne. C'était du chacun pour soi. J'ai apporté une bouteille d'eau à une femme, qui me l'a arrachée des mains en me jetant un regard hostile. Le train a démarré, il allait à Montluçon. Il s'est arrêté dès la sortie

de Bourges. Un avion allemand approchait, mais il n'a rien bombardé. Le train a redémarré. Une chaleur caniculaire, le wagon dégageait une odeur pestilentielle. Le vieillard a commencé à s'impatienter. Aux arrêts, voyant les gens descendre et aller s'allonger dans l'herbe, il tenait absolument à les rejoindre pour *prendre un peu l'air**. Pris d'une crise de démence, il jurait et flanquait des coups de canne à tous ceux qui se trouvaient à sa portée. Sa fille, en larmes, criait qu'il était devenu fou. Elle racontait à qui voulait l'entendre tout ce qu'elle avait fait pour son père. Pendant ce temps, le vieux jurait que les Boches étaient déjà là, que la France n'est plus la France, mais de la vraie merde. En fin de compte, il n'était pas fou du tout, il était même très lucide. « *Vivent les fous** », ai-je dit à Robert.

Le ciel s'est couvert, il a commencé à pleuvoir. Nous buvions un horrible vin blanc au goût de moisi parce qu'à Bourges nous n'avions trouvé que ce vin-là. Il me desséchait la gorge et me donnait des aigreurs ; j'avais du mal à tenir sur mes jambes. On est arrivés à Montluçon dans la soirée. La plupart des gens étaient persuadés que le train allait repartir, mais pour nous, il n'en était pas question. Nous avons rassemblé notre barda et nous sommes partis en ville. Nous avons enfin fait un dîner normal, avec de la soupe et de la viande. Ensuite, on a cherché un endroit pour passer la nuit. Tout à coup, nous voyons des gens emporter des bottes de paille dans un cinéma. On entre : le grand luxe, des fauteuils moelleux, plein de place. Je me demande même pourquoi on ne passe pas un film. Ce serait formidable de voir Marlène à l'écran en étant couché dans la paille. Nous sommes retournés dare-dare chercher nos affaires à la gare, où nous avons appris qu'une partie du groupe avait réussi à monter dans un train déjà parti et que ceux qui n'avaient pas trouvé de place en attendaient un autre qui n'était pas encore là. J'ai échangé un regard avec Robert et je me suis frappé le

front du doigt. Nous sommes retournés au cinéma avec le vélo et les bagages que nous avons confiés à un réfugié qui somnolait sur une botte de paille, et nous sommes repartis faire un tour en ville.

Elle était remplie de militaires et de réfugiés qui passent leur temps au bistrot à boire du vin et du café, et à discuter. Le remaniement ministériel paru dans le journal du soir a provoqué beaucoup d'agitation. Le gouvernement a été évacué à Bordeaux. Reynaud a démissionné, il est remplacé par Pétain; Weygand est nommé ministre de la Défense; le gouvernement est presque entièrement composé de militaires. Sur toutes les têtes, on peut lire la même crainte : cela ne voudrait-il pas dire par hasard qu'on a l'intention de se défendre jusqu'au bout? En attendant, les Allemands ont déjà franchi la Loire en plusieurs endroits. La fin est proche.

Nous sommes retournés à la gare par curiosité. Le deuxième groupe était déjà parti, mais on a vu apparaître deux ouvriers, dont Tazio, qui m'a avoué avoir fait exprès de rater le train, il n'en pouvait plus. Nous les avons conduits jusqu'au cinéma, puis nous sommes ressortis. Je ne sais pas ce qui m'a pris : je me suis soudain approché de deux femmes bien habillées et je leur ai demandé si elles ne connaissaient pas un endroit où nous pourrions passer la nuit. L'une d'elles m'a répondu tout de go que nous pouvions coucher chez elle. Robert m'a donné un coup de coude, mais j'ai décidé d'aller voir. Nous l'avons suivie. Dans une ruelle étroite, elle nous a fait entrer dans une maison que nous avons traversée pour aller dans une cour où se trouvait une remise. Par terre, de la paille et un vieux tapis. La femme nous a apporté une couverture et un seau d'eau pour la toilette. C'était l'essentiel. Nous sommes allés chercher nos affaires au cinéma et, au lit!

17. 6. 40

Lever à 9 h. *Madame** nous a fait un café brûlant. Elle nous a autorisés à prendre le petit déjeuner dans sa cuisine. Couturière de son état, elle tient une boutique de confection pour dames. Son mari, actuellement au front, a un magasin de postes de radio; les deux magasins sont fermés. Il vient juste de lui téléphoner: il est en bonne santé, tout va bien; il se replie avec l'armée dans une localité proche de Montluçon. Tout ce qui se passe est horrible, nous a-t-elle dit. La France va sans doute demander l'armistice d'un jour à l'autre, mais que faire? L'important, c'est que son mari revienne et qu'ils soient de nouveau ensemble. Elle a sans doute raison.

À la gare, nous avons appris que plus aucun train ne partait. Il était midi. On a aperçu un attroupement devant un bistrot d'où s'échappait le son d'une radio. *La Marseillaise*. On s'est approchés. Les femmes étaient en larmes et les hommes avaient l'air sombre. Un jeune ouvrier m'a dit d'un ton indifférent: «La France demande l'armistice à Hitler.» *La Marseillaise* se terminait, suivie d'une reprise du refrain. Je répétais machinalement: «*Formez vos bataillons! Marchons! Marchons**!» quand j'ai pris conscience du ridicule de ces paroles vu la situation. La France demande la paix. J'avais envie de pleurer, mais je souriais avec ironie en murmurant: *Fuyons**! au lieu de *Marchons**! J'ai attrapé Robert par la manche et je lui ai dit: «Ils ont demandé la paix. C'est la fin.» Des femmes en pleurs passaient à côté de nous, et dans les rues on voyait filer à toute allure des camions qui transportaient l'armée en déroute.

Nous nous sommes secoués. Il fallait songer à ce que nous allions faire. À ce moment, Tadzio s'est approché de nous, souriant et tout content de nous avoir retrouvés. J'ai toujours aimé Tadzio. Né à Varsovie, il a apporté de là-bas une riche

expérience de chauffeur de taxi et d'autobus, et une langue savoureuse. Il crachait en regardant les camions passer, puis il a conclu d'un ton sec : « Il faut d'abord mettre les voiles ; on verra après. » Nous nous sommes demandé ce que nous allions faire. Il n'y avait plus de trains et partir à pied n'avait aucun sens. Tazio, qui se roulait laborieusement une cigarette, un *spirochète* comme il dit, a déclaré que le mieux serait d'acheter des vélos.

Je n'ai pas hésité longtemps. Après de longues recherches, nous avons fini par dénicher un marchand de cycles. Il n'avait plus de vélos d'occasion. Tazio s'est acheté un mi-course à 630 francs et moi, un excellent routier à 715. Dans le magasin, j'ai été pris d'une rage impuissante. Pourquoi ce pays magnifique, où une bicyclette neuve coûte le tiers du salaire moyen d'un ouvrier, part-il à vau-l'eau ? Je continue à voir la guerre comme sa fin irrémédiable. Je crois qu'on ne la reverra plus, cette France-là. Et ce sentiment, d'une tristesse infinie, est peut-être ce qu'il y a de pire. Robert est en train de charger les vélos. Ils sont tellement chargés que je crains fort que ce ne soient eux qui nous roulent dessus, et non l'inverse.

18. 6. 40

Nous nous sommes levés vers 7 h. Le ciel était couvert et la pluie n'était pas loin. Les Allemands en ont fini avec la France, ils n'ont plus besoin du beau temps. Le septembre polonais et le mai-juin français ont été, tous les deux, chauds et ensoleillés. *Hitlerwetter*¹. La pauvre Pologne sans ressources et la riche et grande France se seront défendues aussi longtemps l'une que l'autre. Nous estimions scandaleuse la façon dont nous nous étions défendus, mais comparée à elle, la

1. « Un vrai temps pour Hitler. »

façon dont se sont défendus les Français est véritablement criminelle. Nous voulions nous défendre mais nous n'avions pas de quoi, alors qu'eux avaient de quoi se défendre mais ne le voulaient pas. Je me demande si la France s'en relèvera. Cette idée me hante depuis hier.

Sortir de Montluçon n'a pas été une mince affaire. On a dû pousser nos vélos sur quatre ou cinq bons kilomètres pour traverser la masse compacte des voitures, des canons, des tracteurs et des tanks. Il y en avait, de la ferraille. Au-delà, la route était dégagée et nous avons pu enfourcher nos vélos. Il s'est mis à pleuvoir. Un groupe de soldats près d'un camion nous a arrêtés pour nous offrir du rhum. Ils en avaient plusieurs tonneaux et en offraient à tous ceux qui passaient. Tazio a bu d'un trait le demi-verre qu'on lui tendait, il a craché et a rendu le verre en l'accompagnant de qualificatifs incroyables à l'adresse des mangeurs de grenouilles.

On roulait en direction de Bordeaux. En fin d'après-midi, on est descendus dans la vallée de la Creuse. Le soir tombait et avec lui, la fraîcheur. Tête baissée, je prenais les virages à la corde, presque couché sur la route. La descente me grisait. À un moment, j'ai eu le sentiment très net que plus rien n'avait désormais d'importance. En l'écrivant, je sens que quelque chose s'est brisé en moi. Peut-être ai-je rompu avec mon passé. Enfin ! Ces temps troublés m'ont libéré. Peut-être même ai-je rompu avec moi-même. C'est formidable. Des regrets ? Que devrais-je regretter ? Ma vie d'autrefois ? C'était un cauchemar, une asphyxie permanente. Cauchemar de mes années de lycée, cauchemar d'une vie qui me faisait horreur, incapable que j'étais de me trouver. Je me parlais par l'intermédiaire des autres. Et de quels autres ! Merde !

Dans le fond de la vallée, un poteau indicateur annonçait un village à 1,5 kilomètre et précisait : « Église du XII^e siècle et pont romain. » J'ai tourné sans réfléchir. Il fallait voir. Le curé de la petite merveille romane nous a trouvé des pailles

chez un habitant. J'ai mangé un morceau et je suis sorti. Une nappe de brouillard flottait au-dessus des prés, des grillons stridulaient et la lune brillait. Je suis monté sur le pont, très ému. Je feuilletais mentalement les descriptions de Terlikowski¹ (d'un ennui!), et je regardais les arches étroites taillées dans la pierre grise. À l'entrée du pont, on voyait des vestiges de la voie qu'empruntaient les chariots et les légions romaines de leur pas lourd. « *Gallia est omnis divisa...* » Pourquoi se défendaient-ils à une époque où leur matériel et leur technique étaient si inférieurs à ceux des Romains? J'entendais dans le lointain les hurlements incessants des moteurs; sous le pont, des grenouilles coassaient. La silhouette trapue de Tadzio a émergé de l'obscurité. Il a allumé une cigarette. « Monsieur B., ne vous en faites pas! Demain, on se tire. C'est un vrai plaisir de fuir sur des routes pareilles. La civilisation, c'est la civilisation, y a pas à dire. Tout est plus facile. C'est pas comme chez nous. Mais c'est vrai que c'est des p..., ces petits délicats. » Pas un bruit. Robert et Tadzio respirent bruyamment, ma bougie grésille.

19. 6. 40

Le temps s'est amélioré. Du soleil dès le matin. Il fait chaud. Au petit déjeuner, café au lait brûlant. À 10 h, nous partons dans la direction de Guéret. Le soleil tape déjà impitoyablement, mais la route est bordée de platanes qui font comme une charmille. Une heure et demie après, on arrive à Guéret. Sur la route, des gens, l'air ahuri, poussent des brouettes, des voitures d'enfant. Ils vont en sens inverse, plongés dans une sorte de torpeur. Pas moyen d'en tirer le

1. Włodzimierz Terlikowski (1873-1951), peintre des paysages vénitiens; il a vécu à Paris.

moindre renseignement. Nous continuons. On arrive dans la périphérie. Là, on apprend que la ville a été bombardée une heure avant. Des militaires partout. La place du marché est encombrée de camions et de canons. Deux maisons en flammes achèvent de brûler; au milieu de la chaussée, un entonnoir creusé par une bombe et des carcasses de voitures calcinées. Tazio jette un coup d'œil, puis nous déclare avec réalisme : « Il faut absolument foutre le camp d'ici parce que ces s... vont revenir. Je les connais. Ils vont pas nous foutre la paix avant ce soir; ils finissent leur journée qu'à six heures. » Sans même prendre le temps de nous désaltérer, nous nous sommes faufileés entre des centaines de voitures et nous avons retrouvé la route de Saint-Sulpice. Un soleil de plomb. À la sortie de Guéret, nous faisons une halte pour déjeuner. Robert et moi voulions nous installer près d'un bistrot en bordure de la route, mais Tazio n'a rien voulu savoir. « Je veux déjeuner tranquille. » Il nous a entraînés dans un champ. On avait à peine ouvert nos boîtes de pâté et de sardines, et tartiné notre pain, qu'on a entendu un moteur vrombir. Tazio a disparu derrière un arbre puis a hurlé : « Les vlà, les fils de p... ! Un, deux, cinq, huit, dix. » On a laissé notre déjeuner en plan pour courir nous mettre à l'abri dans un fossé profond, cachés par des arbres. Dans Guéret, un vacarme épouvantable : les avions avaient largué des bombes; on entendait crépiter des mitrailleuses. Tazio s'est écrié : « Ils nous canardent, ces salauds. » Les avions sont passés au-dessus de nous. Plaqué dans le fossé comme un papier gras, j'ai tourné la tête pour regarder. Tout près de nous, un sifflement prolongé suivi d'une explosion qui a déchiré l'air. Des crépitements. Ils mitraillaient la route. « Ce sont des appareils italiens, des Fiat BR.20 », ai-je dit à Tazio qui a poussé un juron. On retourne à nos sandwiches. Vingt minutes plus tard, nouveaux vrombissements. Ils survolent Guéret et les bombardements font rage. Puis ils repassent au-dessus de nous en hachant la route avec des

rafales de mitrailleuses. J'étais couché dans le fossé, mort de peur. Après ce raid, on a expédié notre déjeuner pour quitter au plus vite l'atmosphère empoisonnée des lieux. Une bombe était tombée tout près de l'endroit où on avait voulu s'asseoir. Tous les carreaux du bistrot avaient volé en éclats et une partie des tuiles étaient tombées ; des branchages jonchaient la route et un cadavre ensanglanté était couché en travers de la porte. « L'essentiel, c'est que ce ne soit pas moi », ai-je pensé. Une cinquantaine de mètres plus loin, au bord d'un chemin de terre, deux bouteilles de vin que quelqu'un avait dû abandonner dans sa fuite. Tadzio les a ramassées. On avait maintenant plus souvent les yeux sur le ciel que sur la route. Peut-être dix kilomètres après, on les a vus réapparaître. Les mêmes : dix. Juste à ce moment-là, une voiture passe tranquillement à côté de nous. Les gens à l'intérieur n'entendent rien. On leur fait des signes. Ils s'arrêtent et se précipitent dans un champ comme des fous. Ils ont laissé un enfant dans la voiture. Je l'ai pris dans mes bras et je l'ai fait passer par-dessus la clôture d'un verger qui longeait la route avant de m'accroupir dans le fossé. Le pauvre gamin était tout tremblant et pleurait à chaudes larmes en silence. Je l'ai serré contre moi pour le rassurer en me disant que j'avais moi aussi une peur atroce. Tadzio a crié : « Ils passent à côté ! » J'ai embrassé le petit et je l'ai reporté jusqu'à la voiture. Dans son affolement, sa mère l'avait oublié. Il se serrait maintenant contre elle en pleurant sans bruit. « *La prochaine fois, ne l'oublie pas* ★ », ai-je dit à la mère pour me soulager. Elle a dû me trouver très courageux.

Tadzio a constaté sur sa montre qu'il était 7 h passées. « On peut être tranquilles ; ils ont fini leur journée. Ils vont se poser et aller se saouler la gueule, et demain, ils remettront ça. Où elle est, la puissance de la France ? Ils sont comme chez eux, comme ils étaient chez nous. » Il a raison. Le coin est plein de militaires, il y a plein de canons

antiaériens, plein de mitrailleuses, mais cela ne sert à rien : personne n'a réagi. Vers 9 h, je me suis éloigné de la grand-route pour chercher un gîte. J'ai découvert une ferme. Toute la famille était en train de dîner. Le fermier n'a pas vu d'inconvénient à ce qu'on passe la nuit dans sa grange. Il nous a offert de la soupe et du vin. Après le dîner, je me suis enfoui dans le foin. On entendait les grillons et les grenouilles. Déjà en pyjama, je suis allé m'asseoir sur la margelle du puits. Ma cigarette était humide de rosée. Tard dans la nuit, deux ouvriers partis de Paris un jour après nous nous ont rejoints. On a annoncé à la radio que tous les rappelés qui n'auraient pas quitté Paris le 13 juin à minuit seraient portés déserteurs. Quand et par qui ? La consigne de la gare du Nord aurait distribué six mille vélos pour que les hommes puissent partir.

20. 6. 40

Nous avons démarré tard parce qu'il faut tellement de temps à Robert, le matin, pour faire ses ablutions, ses nettoyages et ses bagages, qu'il n'y a pas moyen de partir avant 10 h. Les Allemands avancent toujours, dit-on, mais ils seraient assez loin derrière nous. Robert prétend qu'on a tout le temps. À midi, on traverse Saint-Sulpice, une petite ville blottie au fond d'une vallée. Une chaleur tropicale. On lit dans un journal que des négociations ont été engagées en vue de l'armistice, mais tant que cet acte de grâce ne sera pas signé, les Allemands continueront à avancer et les combats se poursuivront. Quels combats ? La ligne Maginot est encerclée. Les deux divisions polonaises entrées en action à la fin refusent de se replier et se battent en faisant preuve d'héroïsme. L'une d'elles aurait été partiellement anéantie en couvrant la retraite de l'armée et l'exode de civils français vers